

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 32

Artikel: Au voleur !
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203570>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

samedi, jour de marché; le reste de la semaine, il allait, à droite, à gauche, dans la montagne et la plaine, de chalet en chalet, de village en village, de hameau en hameau, vendant ses semences ou, parfois, les échangeant contre des gerbes de fleurs desséchées dont il connaissait les vertus et qui lui fournissaient les matériaux propres à combiner des tisanes supercuratives.

Actuellement, ces plantes, sans doute, sont dédaignées. La mode en a passé. Elles ne servent plus à rien. Ça et là quelques-unes, peut-être, dans de très vieilles familles, gardent encore le prestige des vertus contestées. Ça et là, l'une d'elles, tout au fond des bocaux de l'apothicaire ou de l'herboriste, attend encore le passage du malade fidèle aux infusions de jadis. Mais la médecine incrédule les délaisse. On ne les cueille plus selon les rites d'autrefois; et la science des « simples » s'efface même dans la mémoire des bonnes femmes.

* * *

Mais ce qui nous réjouissait, nous autres gamins, dans la présence du « grani », ce n'était ni sa kyrielle de sachets et de paquets, ni ses gerbes de sauge, d'angélique, de germandrée, de thym, etc. Ces choses concernaient les mamans. Pour nous, la personne même du « grani » avait mille fois plus d'importance.

Ce vieux bonhomme, le marché fini, avait coutume, vers le soir, de prendre part au « coter », ici ou là, selon qu'en sortant de l'auberge, après son souper, le hasard des flâneries le pousse vers un quelconque des points cardinaux.

Et chacun l'accueillait avec joie; il s'installait sur le banc ou l'escalier et, tout en fumant une « bouffarde », contait à l'auditoire, toujours nombreux, les nouvelles de son pays. Parfois les histoires étaient terribles: revenants, esprit malin, monstres, bêtes cornues, fourchues, pointues, velues; hommes gigantesques, sorcières au sabbat sur le balai traditionnel; rien n'y manquait, les faits avaient un fonds de réalité. Ainsi ce fut notre « grani » qui nous donna les premiers détails sur cette fantastique affaire des « possédées de Morzine ». Et vous pensez si nous écoutions, nous autres gamins, qui, chaque semaine, à l'école, apprenions l'histoire sainte et les miracles, chassant les démons du corps des démoniaques.

Cependant, le « grani » n'était pas toujours si lugubre. Souvent aussi, il variait sa causerie en y intercalant quelques couplets d'outre-Léman.

Si j'étais l'hirondelle,
Que je puisse voler,
Sur le sein de ma belle,
J'irais m'y reposer...

Une chanson de batelier savoyard qu'on entend encore, le soir, entre Meillerie et Thonon, pleurer dans l'air ses points d'orgue excessifs.

Ou bien, il entonnait:

Par la salbri-mal'brou, Maria,
Que fais-tu vers la fontaine,
Salbri!
Que fais-tu vers la fontaine,
Mal'brou!

Une épouvantable plainte d'un mari jaloux qui tue sa femme infidèle. Et, nous, nous serions les coudes en écoutant la grosse voix du bonhomme et le roulement des rrr.

Ainsi passait la « soirée du grani ». Après laquelle, tout en courant, nous partions pour le logis, rêver de bêtes cornues, de démons pourchassés et de chansons savoyardes....

LE PÈRE GRISE.

Un vieux gourmand.

C'ÉTAIT une après-midi du mois de juillet 190 . Un vieux bonhomme, pris de fringale, entre chez un pâtissier de la rue de Bourg, prend une brioche et la mange, péché mignon entre tous. Mais, où la chose se complique et

devient grave, c'est que le vieux fut remarqué à travers les vitres du magasin par deux bambins (le frère et la sœur) et l'un deux, la petite fille de s'écrier: « Est-il gourmand, ce vieux-là ! » Elle avait raison, la chère enfant; mais, voulant avoir le cœur net, s'assurer que c'était bien elle qui avait dit cela, le vieux sort de chez le pâtissier, l'air furieux.

— Qui a dit: Est-il gourmand, ce vieux-là ?

Et la fillette d'accuser son petit frère.

Le vieux gourmand était sûr du contraire.

— C'est lui, m'sieu, c'est pas moi.

— Eh bien, tu auras un gâteau, puisque tu n'as pas été mal'onnête.

— Merci, m'sieu, dit-elle. Mais, prise aussitôt de remords et fixant son petit frère (tout penaud et n'osant dire mot), lui donne son gâteau, se tourne vers le vieux bonhomme.

— M'sieu, m'sieu, dit-elle, avec de grosses larmes. J'ai menti, c'est pas lui... c'est moi !

Le vieux gourmand, un peu ému, n'y put résister, il achète deux gâteaux à la fillette.

B. N.

Au voleur !

L'autre nuit, de nombreuses personnes stationnaient sur la place de St-François, à l'angle des rues du Grand et du Petit-Chêne. Il était passé minuit. Que pouvait bien faire tout ce monde, à pareille heure, à tel endroit? Devinez?... Ils attendaient un cambrioleur.

— Un cambrioleur ?

— Oui, ma foi ! Et il y avait plus d'une heure qu'ils étaient là, les yeux sur les toits, à attendre. Et, dans le nombre, plus d'un encore attendait, sans savoir quoi. On passait, n'est-ce pas, pressé de rentrer au logis, et on avait vu tout ce monde qui regardait en l'air. Evidemment, il devait y avoir quelque chose, quelque chose d'extraordinaire. On s'était arrêté, comme les autres; on avait levé la tête, comme les autres; on regardait les toits, comme les autres, sans rien voir, mais avec le ferme espoir qu'on finirait bien par voir quelque chose, quoi que ce soit.

* *

Entre dix et onze heures, quelqu'un, dans la rue, avait crié: « Au voleur ! »

— Au voleur; où ?

— Là, sur ce toit. Le voleur est sorti de cette mansarde; il a suivi le chéneau...

— Le chéneau, allons donc, mais c'est impossible de marcher là.

— Impossible! Mais quand je vous dis que je l'ai vu. Il a suivi le chéneau, a disparu derrière cette cheminée, puis est descendu le long du mur...

— Le long de ce grand mur sans fenêtres et sans saillies? Vous voulez rire!

— Enfin, vous êtes drôle, vous! Croyez-vous donc que j'aie perdu la boule? Je vous dis qu'il est descendu le long de ce mur et qu'il rôde à présent sur ces toits. D'ailleurs toute la « Sûreté » et toute la police sont à sa recherche... Chut! taisez-vous; regardez voir à cette fenêtre, là... Qu'est-ce qu'on voit?... C'est... Non, non, ce n'est qu'une bonne qui tire ses volets avant de se mettre au lit.

Et, autour des deux interlocuteurs, un groupe s'est formé, qui les presse et les écoute, bouche bée, ne sachant pas au juste de quoi il s'agit.

— Pardon, messieurs, demande un étranger en s'approchant, qu'y-a-t-il ?

— C'est un voleur, m'sieu.

— Ah vraiment. Et où donc ?

— Dans c'te maison... D'ailleurs, voilà m'sieu qui l'a vu, y pourra vous dire.

— C'est vrai, monsieur, vous avez vu le voleur ?

— Alors, que je l'ai vu. C'est moi qui le premier ai entendu le type qui criait « au voleur ».

— Et l'on est à sa recherche ?

— Toute la Sûreté est par-dessus ces toits avec la police. On ne sait pas où la poison a disparu.

— Dis donc, Blanc, je crois qu'y l'ont pincé. Regarde voir ce type en blouse, entre les deux cognes.

— Mais, quegnu! C'est chose, de la Secrète.

* *

— Pour moi, dit quelqu'un, dans un groupe voisin, j'ai la certitude que le compagnon n'est plus sur les toits. Il est peut-être ici, tout près de nous, à regarder comme tout le monde, les mains dans ses poches...

— Ou dans celles de ses voisins.

— Oh! c'est bien possible, ou même est-il tranquillement en train de déguster trois décis dans le café d'en face.

— Ces cambrioleurs, ils les connaissent toutes; ce sont des malins.

— Alors, sait-on ce qu'il a volé ?

— On dit qu'il aurait volé cinq ou six cents francs à une bonne dame qui habite les mansardes et qui avait caché cette somme sous son matelas.

— Voilà encore une bêtise, mettre de l'argent dans son matelas. Voulez-vous exposer quelque chose à la cupidité des voleurs, enfouissez-le dans quelque cachette bien secrète. Tenez, moi, je veux coller un billet de cinquante francs contre cette réclame de chocolat, bien en vue, personne ne veut le toucher.

— Hum!... hum!...

— Je vous en réponds. Vous vous souvenez de ce riche Parisien, un farceur... Comment s'appelait-il déjà?... Attendez?... Fur..., Far... Ah! bref, je ne me rappelle pas. Un jour, il avait parié qu'il se déguiserait en marchand de plein vent, installerait son échoppe sur le Pont-Neuf et qu'il offrirait là des pièces d'un louis, authentiques, pour huit sous.

Eh bien, il avait beau crier sa marchandise, personne n'y mordait. On se défilait. A la fin, un brave homme s'approche, machinalement. — Qu'est-ce que vous vendez là? — Des pièces de vingt francs pour huit sous! — Farceur! — Regardez, mon brave! Et, ce disant, le pseudo-marchand faisait sonner les pièces d'or sur la table.

— Eh ben, va pour trois, j'ai justement encore vingt-quatre sous.

Et ce client unique était un peu pochard; et il avait pris les louis pour de vulgaires médailles. Il voulait les offrir à sa « bourgeoise » afin de se faire sans doute pardonner mieux son état d'ébriété.

Le monde est comme ça! ajouta le narrateur; vous n'y changerez rien.

* *

— Bonsoir, messieurs! Alors, pas encore couchés; que signifie? Pourquoi tout ce monde à ces heures?

— On attend la prise d'un cambrioleur.

Le nouveau venu est mis au courant et la conversation continue, toujours sur le même sujet.

— C'est égal, fait quelqu'un, savez-vous que ça commence à devenir inquiétant; on n'entend parler que de cambriolage. Il faudra bientôt se barricader chez soi, fermer portes et volets, pour se mettre à l'abri.

— Et encore! Hélas, les portes, les volets, ce n'est pas une garantie. Il suffit de..., il n'y a qu'à..., etc., etc.

Et voilà que, chacun émettant son avis, on assiste à un véritable cours de cambriolage, auquel de vieux professionnels n'auraient rien à redire ni à ajouter.

— Vrai, messieurs, nous allons bien! A qui se fier, maintenant?... Diable, une heure sonné; je me fiche de leur cambrioleur; c'est affaire de la police. Je vais me coucher. Ah! voici justement un agent. Hé, monsieur l'agent!

— M'sieu?...

— Alors, on ne peut pas le dénicher?...

— Qui ?
 — Le voleur.
 — Le voleur !... Y a beau temps, beau terme qu'il est dedans. J. M.

En vacances.

Un journal allemand publie le dialogue suivant :

— Avez-vous passé agréablement vos vacances cette année ?

— Oui ; ne le voyez-vous pas à ma figure ?
 — Certainement, vous n'avez jamais eu meilleure mine ; chacun ne se remonte pas si bien pendant son séjour d'été !

— Non, mais j'ai été très heureux dans le choix de mon lieu de séjour. Je m'y suis si bien trouvé que j'y passerai sans doute mes futures vacances.

— Bonne table ?
 — Excellente ! J'avais tout ce que je désirais.
 — Gens agréables ?
 — Charmantes gens !... Et ce qui était encore mieux, c'est qu'il n'y avait point de formalités, ni gêne aucune. Nous pouvions dire et faire ce qui nous convenait.

— Vous étiez tranquilles ?
 — Je pense bien ! Je n'ai jamais été dans un endroit aussi tranquille.

— Bons lits ?
 — Excellents lits. Il y avait même chambre de bain !

— C'était sans doute très cher ?
 — Au contraire, j'ai passé les vacances les moins coûteuses.

— Mais, monsieur, dites-moi donc enfin où c'était ?
 — A la maison !

Enfantines.

On parle famille : père, mère, orphelins. Titine demande alors :

— Dis, papa, si un orphelin épouse une orpheline, leurs bébés sont-ils orphelins ?

*

Une bonne dame racontait à une fillette de six ans l'histoire d'une famille malheureuse, qui comptait douze enfants.

— Saurais-tu, demande-t-elle à l'enfant, me dire ce que faisait chacun de ses enfants ?

— Oh ! oui.
 — Eh bien, le premier, que faisait-il ?
 — Le premier... le premier... y batayait.
 — Et le second ?
 — Le second... y cirait les souliers.
 — Et le troisième ?
 — ...Y faisait le diner.

Et ainsi de suite jusqu'au onzième. Restait le dernier, le tout petit.

— Et le douzième, le tout, tout petit, questionne la dame, que pouvait-il bien faire ?

— Le tout petit?... y faisait... je sais pas... Ah ! oui... y faisait un petit sonson.

*

— Dis, p'pa, pourquoi que les hirondelles elles volent quelquefois sans remuer les ailes.
 — Eh bien, mon chéri, c'est parce qu'elles planent.

— ... Planent ?.. Ah ! oui, je sais ; elles font « roue libre » !

*

Dans le corridor d'une maison, qui n'est pas la leur, deux bambins, pas plus hauts qu'une botte. L'un d'eux hisse péniblement son compagnon jusqu'à hauteur des boîtes aux lettres, et celui-ci glisse dans la fente de vieilles enveloppes vides, trouvées sur le pavé ou dans quelque caisse à ordures.

Survient un locataire, qui les interpelle : « Hé, les enfants, qu'est-ce que vous faites là ? Voulez-vous bien déguerpir !

Effrayés, les mioches se retournent. Celui qui

était en bas lâche brusquement son compagnon, et, tout interloqués, ils regardent, tremblants, le « m'sieu » Puis se remettant :

— Oh ! on fait pas du mal... on joue au facteur.

Voici, la Mi-Été.

La Mi-Été de Taveyanne a été célébrée dimanche, en présence d'un nombre nombreux de personnes ; les Lausannois étaient nombreux. Le matin, il y eut un culte fait par M. Beaussire, pasteur de Gryon ; l'après-midi, on s'est réuni pour chanter, avec accompagnement de la fanfare de Gryon, la chanson de la Taveyanne, « Voici la Mi-Été ». On a rappelé que l'an prochain sera célébré le centenaire de la naissance de Juste Olivier, le grand poète et patriote vaudois. Une collecte faite en faveur de son monument a réuni une centaine de francs.

A chacun son tour. — Une mère à sa fillette :

— Te voilà donc la sixième de ta classe, et moi qui étais encore tout heureuse ce matin à l'idée que tu resterais la première !

— Que veux-tu, petite mère, le destin a voulu qu'une autre maman bonne comme toi ait aussi son tour de bonheur !

Le manque d'exercice. — Le commandant vient d'inspecter le corps des pompiers d'une commune voisine du chef-lieu. Il se déclare très satisfait.

— Capitaine, dit-il au chef du corps, je me plais à reconnaître que vos hommes manœuvrent à la perfection et que vos pompes sont en excellent état.

— C'est seulement dommage, mon commandant, qu'il ne brûle qu'un paire de fois par année !

Les plantes vénéneuses.

La morelle noire.

La *morelle noire*, qui est très commune dans les champs, sur les bords des chemins, dans les jardins négligés et qu'on appelle vulgairement *crève-chien*, contient un poison, la *solanine*. La morelle est facile à reconnaître à ses feuilles ovales, dentelées, à ses fleurs blanches en grappes, à ses baies noires. On a observé chez un enfant qui avait mangé des fruits de morelle, de la stupeur, du coma, une violente douleur au creux de l'estomac et de la fièvre. Orfila fit périr plusieurs chiens en leur faisant prendre de l'extraite aqueux de morelle. On cite des moutons qui périrent dans l'espace de quelques jours pour avoir été conduits dans un champ rempli de morelle. Trois enfants succombèrent à Nantes pour avoir mangé des baies de morelle. Dunal, au contraire, en fit prendre à certains animaux et en mangea lui-même impunément. Quoi qu'il en soit, il sera toujours prudent de la faire connaître aux enfants et de les mettre en garde contre les baies qui pourraient les tenter.

La bryone blanche.

La *bryone blanche* ou vigne blanche, extrêmement commune dans tous les climats, croît principalement dans les haies. C'est une plante grimpante, à tiges grêles, à feuilles très découpées, pointues, à cinq lobes ; à chaque feuille est opposée une longue trille très fine et roulée en hélice sur elle-même et que nous signalons particulièrement. Les fleurs sont en grappes petites et d'un jaune verdâtre. Ses fruits sont globuleux et rouges ; ils sont acrés, caustiques et ont une saveur amère. La bryone est un poison énergique ; à forte dose, elle produit des vomissements violents avec défaillance, vive douleur, diarrhée abondante, et enfin la mort. L'usage de la bryone est répandu dans les campagnes. Les paysans l'emploient dans les hydropsies, comme vermifuge et pour faire passer le lait après le sevrage.

On combat l'empoisonnement par la bryone en gorgeant le malade de boissons émoullientes, adoucissantes, sucrées, ou même d'eau simple. On cherchera aussi à le faire vomir en introduisant les doigts dans la bouche et en chatouillant la luette. Il ne faut pas employer l'émetique qui ne ferait qu'augmenter l'irritation. Lorsque les coliques ne

sont pas violentes, qu'il y a des vomissements fréquents, de l'abattement, de l'insensibilité, il faut donner au malade du café noir, et de temps en temps une pincée de camphre en poudre dans du jaune d'œuf. Si le café est vomi, on le donnera en lavement. Quand il y aura des spasmes, des crampes, de la surexcitation nerveuse, on emploiera les bains tièdes, les affusions froides. Quelquefois la saignée, les sangsues au creux de l'estomac seront nécessaires. Il est bien entendu que dans tous les cas, il faut se hâter d'appeler le médecin.

La cerisette.

La *cerisette*, arbuste cultivé dans nos jardins comme plante d'ornement à cause de la beauté de ses fruits rouges qui ressemblent aux cerises, ce qui fait qu'ils tentent les enfants. On trouve dans les recueils scientifiques un certain nombre d'empoisonnements chez des enfants par les baies de la cerisette qui produisent leur effet principalement sur le cerveau. Le traitement de l'empoisonnement par la cerisette consiste dans l'application de sinapismes et l'administration du café à haute dose.

(A suivre.)

La terreur des chauffeurs. — Hans Eisenkopf, brave petit tailleur allemand établi dans le canton de Vaud, rentre chez lui, l'autre jour, le front ensanglanté, mais l'air glorieux tout de même.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie sa femme, est-ce que tu aurais été renversé par l'automobile qui vient de passer comme un éclair ?

— Foui.

— Mon pauvre Hans, comme ces brigands t'ont arrangé la tête !

— Oh ! mon tête, c'être rien ; il te faudrait voir leur machine !

Depuis ce jour, Hans Eisenkopf a été baptisé « La terreur des chauffeurs ».

Avant l'entrée en ménage. — Mlle Emilie à l'une de ses amies :

— Mon fiancé proclame que tout est exquis en moi : le parler, la démarche, la taille, les yeux ; les mains...

— Et toi, que trouves-tu de charmant dans sa personne ?

— Son bon goût.

Il ne faut pas vivre pour manger. — Avant de vous donner ma fille en mariage, j'aimerais assez savoir si votre futur traitement de pasteur vous permettra de nourrir toute une famille.

— Mais, monsieur, les membres de ma famille, si nombreux qu'ils puissent être, ne songeront pas constamment à manger et boire !

Pour conserver les fleurs. — On a imaginé de conserver les fleurs dans un appareil frigorifique et on a obtenu des résultats fort intéressants. Au mois d'août 1904, on présentait à la Société d'horticulture de Paris des pivoines de Chine cueillies depuis 97 jours ; on les remettait dans une glacière et, 41 jours plus tard, on en trouvait encore plusieurs en assez bon état de conservation. Les expériences ont été reprises sur une plus grande échelle, les pivoines étant coupées avec 40 centimètres de tige et placées dans des bocaux remplis d'eau. On rafraîchissait les sections inférieures toutes les trois semaines et l'on renouvelait l'eau tous les trois mois. Dans ces conditions, des boutons de pivoines de Chine cueillies, prêts à s'ouvrir, le 31 mai, étaient en fleurs encore assez fraîches le 22 septembre. Des pivoines en arbre cueillies entr'ouvertes, le 11 mai, furent retirées de la cave frigorifique le 16 juin ; elles restèrent ouvertes, dans l'appartement, pendant 36 heures. Les feuilles nuisent à la conservation ; il est préférable de n'en conserver qu'une, la plus rapprochée de la fleur ; elle reste très verte. De toutes les fleurs soumises au traitement, la pivoine de Chine rouge et blanche, en particulier, présente le plus d'endurance.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
 AMI FATIO, successeur.